



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

La plus délicieuse des impressions de la vie, l'espérance aux mille facettes diaprées, comme disaient les anciens, vient animer en ce moment tous les lieux consacrés aux plaisirs du monde et aux élégances de la mode.

Partout où se crée la nouveauté, où se prépare la parure, où se renouvelle le luxe, on trouve des apprêts ravissants qui annoncent le retour d'une brillante saison.

De tous côtés, on sait que doivent revenir les belles fugitives qu'une politique trop émouvante, tenait depuis un an éloignées de Paris. Aussi, pour elles, pour célébrer leur attrayante rentrée, sont arrivées chez Gagelin les plus nouvelles et les plus magnifiques étoffes que l'industrie de Lyon ait produites; les damas aux dessins les plus

nouveaux, les pékins brochés, satinés, ombrés, dans des styles charmants, pour robes de ville et de visite. Les moires antiques, les satins Pompadour, les velours frappés et les brocarts brochés en relief de toutes couleurs, produisant l'effet des plus riches broderies; enfin, tous ces tissus luxueux, destinés aux parures du soir, vont offrir, cet hiver, dans la maison Gagelin¹ tout ce qui pourra satisfaire aux exigences de ce monde élégant, si disposé à renaître aux plaisirs et aux splendeurs du monde!

Pour les goûts plus simples, ce sont les jolies soieries, unies ou façonnées, mais ayant toutes le cachet de la fraîcheur et de la nouveauté, type distinctif de la maison Gagelin, si connue dans l'industrie parisienne pour ses innovations et ses perfec-

¹ 93, Rue Richelieu.

tions dans ce qu'on appelle la *grande nouveauté*.

On retrouve cette même supériorité dans ses mantelets, pardessus et pelisses confectionnés dans des formes et des styles qui indiquent, dès aujourd'hui, toutes les variétés de ce genre que nous verrons cet hiver.

Quant aux formes des robes, leurs ornements, leurs styles, tout cela se dessine sous mille aspects charmants dans les ateliers de M^{me} de Baisieux¹. Il serait difficile de rendre un compte *exact* de toutes ces formes, car M^{me} de Baisieux n'est pas seulement une faiseuse de robes, mais une artiste, une femme de goût et de tact qui comprend que les coupes ne peuvent pas se généraliser et doivent être harmonisées aux diverses tournures et au genre de physionomie des femmes qui les adoptent. Cette perspicacité heureuse est certainement une des grandes sources des succès de M^{me} de Baisieux, car chaque femme, enchantée d'elle-même, lorsqu'elle vient d'être ainsi parée à son plus grand avantage, doit reporter quelque chose de son enchantement au talent qui a si bien réussi.

Jusqu'à présent, toutes les robes se font montantes; beaucoup de corsages amazones, en satin noir ou pékin uni avec des ornements en passementerie hongroise, nouveautés charmantes dues à la maison Sorré-Delisle¹.

Cette passementerie va aussi admirablement sur les robes de drap; car ce costume existe toujours comme fondation de toilette; c'est la grande utilité des jours de mauvais temps, des promenades de la campagne; M^{me} de Baisieux a trouvé moyen de leur donner la grâce la plus charmante; et Sorré-Delisle vient de les enrichir d'ornements tout nouveaux.

Une charmante forme de robe, due au talent de la maison que nous citons est celle des *corsages-gilets*, qui se prolongent en pointe, un peu plus bas que la ceinture, et restent ouverts et flottants, sans marquer la taille, laissant apercevoir entièrement la chemisette de dessous. Cette forme a quelque chose de sans façon et de cavalier qui est très-piquant. Les femmes qui n'aiment

pas à se serrer et à marquer leur taille l'apprécieront doublement. Nous avons vu chez M^{me} de Baisieux cette forme de *corsage-gilet*, exécutée en moire noire, ornée de passementerie de Venise. Un autre, en pékin gros-bleu, garni d'une petite chicorée qui continue jusqu'à la pointe du corsage, dont elle borde le bas, en venant s'arrêter à peu près sur les hanches. Un autre, en satin à la reine gris-perle, orné de chaque côté, sur le devant du gilet, par trois petits nœuds de ruban à bouts un peu flottants. Ce genre de garniture nous a paru très-distingué et gracieux.

Il se fait beaucoup de négligés composés d'une jupe piquée jusqu'à la hauteur du genou, et d'un casaveck pareil, également piqué tout autour et ne marquant pas la taille; des manches de dessous blanches et la chemisette en *toile batiste* plissée à tout petit collet uni, rabattu, et ayant les coins formant pointe, accompagnent ces costumes, que complète toujours un bonnet de mousseline brodée au plumetis, à longues barbes et formant un peu pointe sur le front, et orné de rubans de fantaisie. — Dans ces préparatifs de toilettes, il nous faut surtout parler des corsets Josselin¹, qui arrivent avec toute leur influence de grâce et d'élégance dans la toilette; c'est la première exigence de toutes nos grandes couturières, qui savent que les corsets Josselin assureront le succès de leur talent; aussi devons-nous toutes nous féliciter de ce que M^{me} Bertrand vient d'assurer la continuité de sa participation à cette célèbre maison, qui lui doit ses premiers et ses plus brillants succès. M^{me} Bertrand s'est rendue aux regrets et aux sollicitations de sa brillante clientèle, habituée à la bienveillance si distinguée de ses manières et aux perfections si délicates et si heureuses des travaux qu'elle dirige. Donc le nom de Josselin reste plus que jamais dans toute sa puissance au milieu de nos illustrations industrielles, et nous en félicitons la mode et les femmes.

M^{me} DASSE². — Tout ce que l'actualité de l'automne et les préparatifs de l'hiver peuvent offrir de plus charmant et de plus nouveau en chapeaux, capotes, coiffures,

¹ Rue Sainte-Anne, 44. — ² Place de la Bourse, 31.

¹ Rue de la Paix, 13. — ² Rue Richelieu, 38.

enfin toutes les fantaisies de la parure et du négligé se trouvent réunies, en ce moment, dans les magasins de M^{me} Dasse. Les formes, toujours un peu évasées, y ont subi cependant une modification qui les rend encore plus avantageuses à la physionomie; elles sont combinées de manière à bien découvrir les dessous de chapeaux, cet accessoire si important, qui a tant d'influence sur le visage, et dans lequel M^{me} Dasse excelle avec un goût tout particulier. Elle y emploie des bouillonnés de tulle, entremêlés de petites fleurettes d'un genre Pompadour qui va à ravir; des masses de coques de rubans nuancés dans les divers tons du chapeau, genre tout nouveau et charmant; des nœuds, formés par de toutes petites barbes de blonde, qui dépassent un peu la passe du chapeau, et sont bien certainement l'ornement qui sied le mieux. Parmi toutes ces modes si variées, nous citerons les plus charmantes capotes: En velours violet, avec bouquet de soucis et de pensées en velours. — En velours gros-bleu, ornées de casoard gris, ayant l'extrémité de chaque plume teintée gros-bleu. — En velours nacarat, avec bouquet de têtes de plumes de la même nuance et ornements de blonde au-dessous de la passe. — Beaucoup de gracieuses capotes en satin violet, formées de biais alternées satin et velours. — D'autres, à coulisse, ayant sur chaque coulisse une petite dentelle noire froncée.

— La maison Desfossés¹, successeur de Melnotte, est aussi une des trop grandes célébrités de la rue de la Paix pour qu'elle ne trouve pas son nom au moment où l'on cite les plus parfaites nouveautés de la saison. Ses chaussures sont, aujourd'hui comme toujours, empreintes de cette grâce charmante qui donne par tout le monde une si grande réputation aux pieds des Parisiennes. — Pour le matin, il offre une foule de ces bottines ravissantes qui rendent le pied si effilé, si cambré, si charmant, qu'on ne saurait abandonner leur usage, même pour satisfaire à la vogue des souliers, redevenus, heureusement, si à la mode dans l'intérêt du luxe des bas.

Mais comme la mode sait donner un

partage équitable à toutes ces préférences, elle accorde aux souliers l'heure des visites et des soirées.

Pour le coin du feu, pour les négligés de chez soi, où la chaussure possède aussi son rang intéressant, les plus délicieuses pantoufles dans toutes les formes et dans tous les styles attirent aussi en ce moment nos coquettes élégantes dans la maison que nous citons.

Grâces soient rendues à la mode, qui a raccourci assez les robes sur le devant pour laisser apercevoir tous les attraits de la chaussure; et grâce soit rendue au talent qui, comme celui de Desfossés, a réhabilité les charmes et les séductions d'un joli pied dessiné dans une élégante chaussure.

— Maintenant, arrivons à ce qui est plus que la mode, plus que le luxe, plus que toutes les élégances réunies; arrivons au temple parfumé et peuplé de mille délicieux secrets qui nous est indiqué par le nom de Guerlain¹.

A l'industrie, à la nouveauté, à la fantaisie brillante et capricieuse le soin de créer les modes, les costumes, les luxes de toute espèce, qui séduisent les yeux; mais à Guerlain seul l'art d'inventer ces cosmétiques aux mille noms, ces essences, ces pâtes merveilleuses et toutes ces ressources de la toilette, qui font les femmes si jolies et si séduisantes, sans que l'on sache pourquoi. Guerlain seul le sait, et il le sait si bien, qu'il vient d'ajouter en ce moment de nouvelles et admirables créations pour l'époque du retour de la campagne et des bains.

— La maison Serteaux² entre aussi en ce moment dans toutes les puissances de la mode; — et jamais cette puissance n'aura plus dominé, car les fourrures sont appelées à la plus grande vogue cette saison. — On va les employer en garniture de robes à deux ou trois rangs étagés: ce qui, en rouleaux de zibeline, sera très-élégant. — On en dispose aussi en quilles ou montants de chaque côté du jupon. Sur les robes décolletées elles forment berthe et bordure des bas de manches courtes.

La maison Serteaux prépare pour ce genre les garnitures les plus parfaites, et que ses

¹ Rue de la Paix.

² Rue de la Paix, 11. — ³ Rue Saint-Honoré, 323.

grands approvisionnements de fourrures lui permettront de livrer à des prix modérés. — Nous voyons là aussi une magnifique collection de manchons de palatine, de doublures, de pardessus et de *coins du feu*; l'hermine y a repris toutes les nouvelles formes de la mode, et grande est en ce moment l'occupation de ces ateliers, où le *nouveau* se présente avec des formes si variées, et où l'*ancien* vient si heureusement reprendre tous les aspects du *nouveau*.

CONSTANTIN.

Parmi les plus brillantes industries qui vont acquérir une nouvelle célébrité dans leur nouveauté même, doit se placer au-dessus de tout ce qui est unique en son genre, le nom de Constantin.

C'est avec orgueil que la mode peut le dire, car elle lui doit d'avoir porté l'art et le génie là où n'étaient que les caprices du goût et les vulgarités du métier.

Constantin a fait avec les fleurs artificielles comme l'horticulteur a fait avec les fleurs des champs : il a transporté dans les serres ce qui croissait dans les bruyères et les ronces, et, des éléments les plus simples, il a fait éclore toutes les merveilles du goût et les perfections de l'art.

Et, bien que tout ait été dit sur cet illustre innovateur; bien que l'Angleterre, la Russie et toutes les Espagnes sachent que jamais guirlandes plus fraîches et bouquets plus admirables n'aient apparu dans leurs contrées, elles sont bien loin de s'attendre à la transformation nouvelle qui vient de s'opérer dans les créations de Constantin.

Ce n'est point que ses roses, égales à celles de Redouté, — que ses fleurs et ses feuillages, tant de fois comparés aux peintures de M. Saint-Jean, soient le moins du monde décolorés ou aient perdu leur suprématie dans les arts et le goût; mais c'est qu'après de tous ces chefs-d'œuvre viennent de se placer les plus piquantes, les plus coquettes, les plus inattendues apparitions destinées à la mode.

Ce ne sont plus ni les formes de guirlandes, ni les mêmes compositions de bouquets ou de garnitures de bal : ce sont de nouveaux feuillages qui se tressent en couronnes, des fleurs d'un genre tout excentrique qui

s'enlacent aux cheveux, des bouquets qui viennent s'entremêler aux blondes et aux rubans flottants sur une toilette de bal, avec un charme et une *manière* si nouvelle, que le deviner serait impossible, et le définir plus impossible encore.

Mais tous ces enchantements du goût vous les retrouverez dans les premiers salons qui s'ouvriront pour inaugurer cette brillante saison qui s'annonce; vous les retrouverez dans les cheveux et au corsage de ces femmes distinguées qui effleurent les premières nouveautés de la mode et les livrent au monde avec le cachet de la vogue; car c'est à ce monde d'élite que Constantin consacre ses plus heureux succès, ces chefs-d'œuvre qui ne peuvent venir que de lui! Il y a si loin de la pâle et impuissante imitation à la création inspirée du maître!

Il y aurait plus que félonie à une main étrangère d'oser offrir, cet hiver, une guirlande soi-disant *semblable* aux guirlandes de Constantin¹.

PLANCHES DE TRAVAUX ET PATRONS.

1^{re} Côté. — PATRONS : *Veste russe* à laquelle on peut adapter une ruche de petite dentelle de laine; le patron a la longueur la plus ordinaire; on doit le raccourcir quand on met les dentelles plus hautes. On pourra, avec ce patron, faire une délicieuse polonaise, en le grandissant dans le bas de 25 centimètres, et en donnant proportionnellement plus d'ampleur à la jupe.

Il est aussi très-joli en drap bordé d'un galon.

On peut aussi l'exécuter en velours garni de soutache.

2^{re} Côté. — BRODERIE : Marmotte brodée au plumetis sur mousseline, en application ou en reprises sur tulle de coton blanc ou de soie noire; voilette brodée de même sur tulle de coton ou de soie noire; col au plumetis sur mousseline; porte-cigars qui se brode en soie demi-torse sur drap, velours ou moire; de l'autre côté, on brode un chiffre; encadrement de mouchoir brodé en point de feston. *Crochet* pour couvrir un coussin recouvert de percaline, une pelote, une pale.

COUTURE : Côté droit du devant d'un cazawack, moitié du dos, manche.

UN TOUR DE MARI.

Un gentleman du comté de Lancastre, sir Lionel B..., après avoir passé la belle saison à Londres, vint il y a deux mois à Paris avec sa femme, jeune et jolie personne

¹ Rue d'Antin, 7.



2469.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux Marie Seguin. Toilette de M^{lle} de Baugé. Dentelles Violard. passem.
 Torré-Delisle. Mouchoir Chapron. Candélabre Lahoche. Boire. Parfums Guerlain.*

Mess. J. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



qui, depuis six ans que durait leur union, lui avait donné un bonheur sans nuage.

Tant que sir Lionel avait vécu dans sa province, dans ses terres, environné de voisins peu dangereux, rien n'avait troublé la sérénité de sa vie; le voyage qu'il avait entrepris pour offrir à sa femme une distraction vivement désirée, lui réservait des épreuves jusqu'alors inconnues. Une première inquiétude vint l'assaillir à Londres, lorsqu'il remarqua un jeune homme de mauvaise mine, c'est-à-dire assez joli garçon, assidu à suivre ses pas et à se trouver aux promenades et aux spectacles où il conduisait sa femme.

Sur le bateau à vapeur qui transporta les deux époux de Douvres à Calais, sir Lionel retrouva l'inévitable jeune homme; il eut le talent de lui échapper sur le chemin de fer, mais le lendemain de son arrivée à Paris, il le retrouvait encore, et, pendant six semaines, les assiduités de Londres se continuèrent avec quelques nuances imperceptibles pour tout autre qu'un jaloux, et qui dénotaient un progrès désolant.

Bientôt une terrible découverte vint porter à son comble le trouble du mari. Sir Lionel, en se livrant à une minutieuse inquisition pendant le sommeil de sa femme, trouva dans une cachette le portrait d'Édouard fait au daguerréotype à Londres, ainsi que l'indiquait le nom de l'artiste au dos du médaillon.

L'époux consterné agita dans son esprit mille projets incohérents. Le moment était venu de prendre un parti décisif.

Dans l'hôtel garni qu'habitait sir Lionel s'était logé un des agents américains mis à la poursuite des aigrefins de Philadelphie.

Sir Lionel avait plusieurs fois causé avec l'agent; il monta chez lui, et le trouva occupé à feuilletter un paquet de lithographies.

— Regardez donc ces portraits, lui dit l'Américain.

— Des portraits! s'écria sir Lionel.

— Ce sont les portraits de mes voleurs, reprit l'agent.

— Et avez-vous déjà arrêté quelques-uns des originaux?

— J'en ai arrêté quatre.

— Et que ferez-vous de vos prisonniers?

— Je vais les conduire aujourd'hui même au Havre; là, je les embarque, et ils parti-

ront pour les États-Unis, où ils trouveront leurs juges naturels.

Mais ce n'est pas encore tout. Depuis mon départ de Philadelphie, on a appris que trois autres industriels, parmi lesquels le fameux Robinson, s'étaient mis en route pour la France. Ils doivent être à Paris depuis quelque temps déjà, et j'attends leurs portraits, que l'on m'a expédiés et qui arriveront probablement demain ou après-demain. Il me tarde surtout d'avoir le portrait de ce Robinson, que je n'ai jamais vu. Voulez-vous me rendre un service?

— Volontiers.

— Ce sera de m'expédier au Havre les lettres qui m'arriveront pendant mon absence.

— Vous pouvez compter sur mon exactitude.

Tout en prononçant cette phrase banale, sir Lionel fut ébloui par une idée lumineuse. Quittant à la hâte l'agent qui parlait pour le Havre, il courut chez un artiste habile, et fit copier sur la pierre lithographique le portrait d'Édouard. Le lendemain, la dépêche de Philadelphie arriva à l'adresse de l'agent américain. Sir Lionel déchacha l'enveloppe, et au portrait de Robinson il substitua le portrait d'Édouard, au bas duquel il avait fait écrire le nom du fameux voleur; puis la dépêche ainsi modifiée fut expédiée au Havre.

Deux jours après, l'agent revint à Paris, et il s'empressa de remercier sir Lionel, et de lui montrer le portrait de Robinson.

— Je suis sûr de l'arrêter, dit-il; je l'ai rencontré vingt fois dans Paris sans savoir qui il était; mais sa figure m'était suspecte. Nous avons, nous autres, un instinct qui nous trompe rarement.

Sir Lionel fit parvenir à l'agent américain un avis anonyme l'informant qu'il ferait une précieuse rencontre aux Tuileries vers deux ou trois heures. Puis il dit à sa femme, qui faisait ses apprêts de promenade :

— Je vous ai ménagé une charmante surprise, ma chère amie; nous allons passer quelques jours aux bains de mer de Trouville, qui sont très-brillants.

La femme de sir Lionel, après quelques timides objections, se soumit sans murmure, et prit le chemin de Trouville.

Pendant ce temps-là, Édouard se promenait aux Tuileries; mais, au lieu de la

jeune et charmante femme qu'il attendait, ce fut l'agent de la police américaine qu'il rencontra et qui lui mit la main sur le collet en lui disant : « Monsieur Robinson, je vous arrête. »

Le jeune homme eut beau se récrier, se débattre, on lui montra son portrait.

Les témoins de la scène s'extasièrent sur la ressemblance.

— C'est un argument sans réplique, dit l'agent. Ce portrait porte bien le nom de Robinson, et il m'a été expédié par la police de Philadelphie.

Et le malheureux Édouard, conduit par l'agent victorieux, fut embarqué au Havre pour les États-Unis.

Ainsi se termine l'aventure. Les amants jouent si souvent de méchants tours aux maris, qu'il est bon de voir une fois par hasard un mari triompher d'un amant par la ruse et l'audace. C'est une revanche et une consolation pour la morale.

THÉÂTRES.

OPÉRA. — *La Filleule des Fées.*

Nous passerons rapidement sur le prologue. Une fille est née au fermier Guillaume, et il y a grande fête au village pour le baptême de la petite Ysaure. — Deux fées, la fée *Blanche* et la fée *Rose* étendent sur l'enfant leur magique baguette et vont lui servir de marraines. — Mais les pauvres fées ont compté sans leur camarade la fée *Sinistre*, qui nous apparaît dans une longue tunique noire constellée d'étoiles d'or, et vient aussi placer sa baguette satanique au-dessus du berceau d'Ysaure. Et pour ne nous laisser aucun doute sur cette terrible fascination, un nuage traverse la scène avec cette terrifiante inscription en caractères de feu : *Tremblez pour elle ! je lui garde mes dons quand elle aura quinze ans.....*

Quinze ans s'écoulaient entre le prologue et le premier acte.

Aussi voyons-nous Ysaure devenue une grande, belle et toute gracieuse personne. Ce ne sont pas là, probablement, les *dons* de la fée *Sinistre*, car il n'y a guère de quoi *trembler pour elle*. De beaux yeux, un charmant sourire, la plus svelte et la plus élé-

gante taille, les pieds les plus mignons, les plus fins, les plus cambrés, une grâce, une légèreté, une souplesse pour ainsi dire surnaturelles; Carlotta Grisi enfin ! Il va sans dire qu'une si belle fille ne doit pas manquer d'amoureux au pays. — Alain, son frère de lait, brûle pour elle de l'amour le plus vif, et le beau seigneur, le jeune comte Hugues de Provence, est pris tout le premier à tant de séductions, à tant de beautés ; ce qui n'empêche qu'en même temps, Ysaure est la plus sage ; si bien qu'elle est solennellement couronnée rosière par ce même Hugues. — Mais ce nouveau *prince Charmant* ne se contentera pas de si peu ; la fée *Blanche* et la fée *Rose* ont décidé qu'Ysaure deviendrait princesse, et à l'aide de leurs toutes-puissantes baguettes, la chaumière de la paysanne se métamorphose en palais d'or, de marbre et de porphyre. Ses simples habits se changent en riches toilettes de dentelles, de fleurs et de satin.... Une magnifique fête s'apprête. Mais un instant... La fée *Sinistre* n'est pas fée à laisser aller ainsi les choses. D'ailleurs Ysaure a quinze ans, et c'est—vous vous le rappelez — le moment pour lequel elle lui réserve ses dons. Et, en effet, voilà l'horrible fée qui paraît dans le bal... En vain, la fée *Rose* et la fée *Blanche* s'efforcent de protéger Ysaure. L'arrêt est prononcé. Lisez plutôt cette inscription qui brille tout à coup sur une des glaces de la salle : *Vous l'avez faite si belle, que nul homme ne pourra la voir désormais sans perdre la raison!!!.....* Vous comprenez l'angoisse de la pauvre fille. — Elle ne cherche plus maintenant qu'à fuir son amant ; elle a compris que sa perte était dans un seul regard... Mais le pauvre Alain, pour qui on n'y regarde pas de si près, accourt tout juste pour se trouver face à face avec la malheureuse filleule des fées, et le voilà fou... — tout ce qu'il y a de plus fou. Le prince poursuit Ysaure, qui s'efforce de lui échapper, et qui, dans un effort suprême pour lui échapper, se précipite par la croisée. — Mais rassurez-vous : la fée *Blanche* et la fée *Rose* serviront, cette fois, à quelque chose ; la jeune fille est arrêtée dans sa chute par des génies aux blanches ailes qui l'emportent dans les airs.

Nous voilà arrivés au second acte ; et ce-

lui-là est le plus remarquable de tous. — D'abord c'est une décoration admirable, — un grand parc éclairé par un clair de lune. — Sur un des côtés du théâtre s'étend une vaste pièce d'eau avec un jet naturel, et tout entourée de blanches statues de nymphes, de naïades, de déesses de toutes sortes. — A droite et à gauche, d'autres groupes du même genre sur des piédestaux taillés en rocaille, et au fond un lac immense qui reflète les arbres et les dernières lumières de l'horizon.

C'est là, dans cette sorte de paradis des fées, que les deux génies viennent déposer Ysaure. Bientôt apparaît Alain, évoqué par la fée Blanche et la fée Rose, qui veulent ainsi décider la jeune fille à renoncer à son beau prince. Le malheureux Alain a l'œil hagard, la respiration oppressée; il s'élance vers les statues, veut saisir leur ombre, écoute le bruissement des jets d'eau, retombe anéanti sur le sol, et se relève pour reprendre sa course irrésistible et insensée. Perrot joue admirablement cette scène; il est déchirant de désespoir, de sensibilité, de farouche énergie. — Cependant, par un abus de baguette d'Ysaure, qui est devenue un peu fée, voilà notre prince au beau milieu de ce monde enchanté. La jeune fiancée ne voulait que revoir son amant; mais Alain, tout fou qu'il est, s'empare de la baguette, et il commence par frapper Ysaure d'immobilité, comme une statue. — Ainsi donc le sort du prince va s'accomplir; il va voir Ysaure et *perdre la raison* comme Alain. — Heureusement une des marraines arrive tout à propos pour briser le talisman et faire disparaître Ysaure au fond d'une grotte qui se referme sur elle.

Après l'acte des fées, nous avons l'acte des Sources. C'est dans leur empire de corail qu'Ysaure et ses marraines viennent se réfugier pour échapper aux poursuites du prince, entraîné par Alain, qui, lui, est toujours armé de sa baguette. Aussi ne tardent-ils pas pas à paraître l'un et l'autre.

Le moyen de fuir devient plus difficile pour Ysaure. Où aller quand on a atteint le royaume ou la république des Sources? Cela est si vrai, que la pauvre fille n'a plus d'autre refuge qu'un bouquet de fleurs. — Le prince l'a vue cependant; il écarte les branches, il va la regarder enfin. Mais voyez

jusqu'où va la bonté de la fée Blanche. — Pour que le prince ne puisse *voir*... elle le rend AVEUGLE!... de sorte que voilà le *prince charmant* devenu le *prince aveugle*. C'est alors qu'Ysaure et ses deux fées marraines se décident à implorer la clémence de la terrible fée Sinistre, qui, en fin de compte, se fait assez bonne fille, se laisse attendre, mais impose cette condition au prince pour recouvrer la vue, de *reconnaître celle qu'il aime au milieu de toutes les jeunes beautés qui vont l'entourer*.

Inutile de dire que le prince sort victorieux de l'épreuve, qu'il recouvre la vue, et qu'il épouse la gentille Ysaure. Et ceci, soit dit en passant, a lieu au milieu de décorations de nuages, de temples fantastiques et de soleils tournants qui ne sont pas tout à fait du meilleur goût. Involontairement, cela rappelle les apothéoses des épopées de Pierrot et de Colombine.

A chacun de ces grands succès qu'obtient Carlotta Grisi, nous avouons notre embarras de trouver quelque éloge qui n'ait été répété cent fois sur son compte. Quelle formule laudative n'a été épuisée pour faire admirer sa légèreté, sa souplesse, sa grâce exquise, la vigueur de ses pointes, la spontanéité et la correction de ses pirouettes? Jamais l'art de la danse n'a été poussé plus loin. Jamais on n'a vu d'artiste réunir plus de grâce à plus de force, plus de naturel et de laisser-aller à plus de style, d'habileté et de goût. Jamais on n'a vu de tenue plus élégante, de sourire plus gracieux, de regard plus charmant, de geste plus naïf et plus pur, de pantomime plus vraie, plus pleine de sensibilité, de jeunesse, de drame, de poésie!....

Perrot a mimé dans la perfection son petit rôle d'Alain; et, en outre, il a dessiné les pas, les divertissements, toute la partie chorégraphique, enfin, avec beaucoup de goût et d'originalité.

M^{lle} Taglioni a été plusieurs fois applaudie dans le rôle de la fée Rose. On a fort admiré la belle désinvolture de M^{lle} Marquet, la fée Sinistre.

Les décorations sont splendides et dignes des plus belles mises en scène de l'Opéra. Quant à la musique, elle est délicieuse, toute pleine de fraîcheur, de mélodies charmantes, de verve et de couleur locale.

M. Adam a été à la hauteur de sa réputation, et l'auteur de *Giselle*, de *la Péri*, du *Diabolo à Quatre*, n'a jamais été mieux inspiré.

A la seconde représentation, on a fait quelques coupures de détail qui n'ont fait que rendre le succès plus complet.

En résumé, cette première représentation de *la Filleule des Fées* a été des plus brillantes. Tout ce qu'il y avait de monde élégant à Paris s'était donné rendez-vous à la salle de l'Opéra. Et, à la fin de la représentation, c'était un véritable enthousiasme italien; la scène était jonchée de bouquets, de couronnes et de guirlandes qui, de tous les points de la salle, étaient lancées avec des tonnerres d'applaudissements à la *diva* Carlotta!

Tout annonce la plus brillante saison au Théâtre-Italien. L'empressement du public au bureau de location en est la meilleure preuve; il est justifié d'ailleurs par une affiche qui contient les noms suivants: M^{mes} Persiani, Angri, Barbieri-Nini, Ronconi, Rosetti, Grimaldi, Marjeski; MM. Lablache, Ronconi, Mariani, Lucchesi, Morelli, Flavio, Marjeski, Franceschi, Arnoldi Giannoni. Jamais troupe n'a été plus complète, et n'a réuni plus grand nombre d'artistes éminents. Le départ récent de M. Ronconi pour l'Italie pourrait bien cacher quelque surprise dont les abonnés lui seront reconnaissants. A bientôt d'autres détails.

SOPHIE SCHROEDER.

La plus célèbre tragédienne de l'Allemagne, M^{me} Sophie Schroeder, vient de mourir à Raudnitz, près de Leipsick, à l'âge de 84 ans.

M^{me} Schroeder était née à Paderborn

(Prusse rhénane), le 10 août 1765; elle était fille d'un acteur distingué, M. Burger, et dans sa quatorzième année elle parut à Prague sur la scène pour la première fois, dans *le Petit Chaperon rouge*.

Trois ans plus tard, elle épousa M. Schroeder, qui depuis mérita l'honneur d'être surnommé par ses compatriotes le Talma allemand.

Avec lui, elle vint à Paris, où elle passa cinq années à étudier les grands artistes du Théâtre-Français; puis elle retourna en Allemagne, et elle fut engagée au théâtre du Château-impérial de Vienne.

C'est là qu'elle fonda sa grande réputation comme tragédienne.

L'empereur François I^{er} décerna à M^{me} Schroeder un honneur qu'aucun artiste dramatique allemand n'avait encore obtenu ni n'a obtenu depuis: il fit peindre cette grande actrice dans plusieurs scènes de ses principaux rôles, et il fit déposer cette collection de portraits au Musée impérial de Vienne pour servir de modèle aux jeunes artistes.

M^{me} Schroeder est morte d'une maladie de langueur; elle s'est éteinte doucement entre les bras de sa fille unique, la célèbre cantatrice M^{me} Schroeder-Devrient.

A ce Numéro est jointe la planche 2469.

FOULON, parfumeur breveté, rue Saint-Honoré, 372, à Paris. CRÈME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle répare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

C'est toujours chez le célèbre dentiste FATTET, 363, rue Saint-Honoré, que se trouvent les nouvelles dents artificielles sans ressorts ni crochets. Par leur disposition commode, leur beauté et leur durée, ces dents, qui jouissent en France et à l'étranger d'une immense popularité, sont les seules qui servent à broyer les aliments les plus durs et à rendre à la physionomie et à la voix sa pureté et sa mélodie.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.